



HAL
open science

Ethnographie de l'ailleurs et ailleurs ethnographiques : postcolonialité, subjectivation et construction des espaces de l'enquête en Asie du sud-est

Loïs Bastide

► To cite this version:

Loïs Bastide. Ethnographie de l'ailleurs et ailleurs ethnographiques : postcolonialité, subjectivation et construction des espaces de l'enquête en Asie du sud-est. Roulleau-Berger, Laurence. Sociologies et cosmopolitisme méthodologique, Presses universitaires du Mirail, 2012. hal-02105847

HAL Id: hal-02105847

<https://hal.science/hal-02105847>

Submitted on 2 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ethnographie de l'ailleurs et ailleurs ethnographiques :
postcolonialité, subjectivation et construction
des espaces de l'enquête en Asie du sud-est

Loïs BASTIDE

Les nouvelles migrations transnationales, entre l'Indonésie, la Malaisie et Singapour réinvestissent et déplacent de vieilles routes migratoires et actualisent d'anciennes formes de mise au travail, dans le contexte des nouvelles formes d'accumulation flexible du capital et de l'insertion des pays dans les hiérarchies des nouvelles géographies productives (Veltz, 1996). Alors que les travailleurs migrants indonésiens empruntent ces routes par centaine de milliers, les tensions s'avivent dans les sociétés d'accueil, tiraillées entre leur dépendance à l'égard de cette main d'œuvre importée et la corrosion de l'ordonnement social et ethnique des populations au sein des états-nations, sous la pression circulatoire. Pendant ce temps, en Indonésie, la transnationalisation des mobilités produit de nouvelles segmentations sociales et territoriales, qui déstabilisent le sens des appartenances collectives, l'encastrement national des espaces locaux, et les trajectoires biographiques instituées.

A partir de trois terrains, portés dans les trois pays, j'ai tenté de faire varier les perspectives sur ces dynamiques migratoires et ces processus de recomposition. Construire ces ethnographies multisite a supposé de faire alors avec l'expérience du désajustement social et culturel, de l'opacité des positions aussi dans des relations intersubjectives marquées du poids des histoires postcoloniales. Les difficultés rencontrées pour nouer les relations d'enquête, à tous les endroits, ont alors éclairé certains provincialismes (Chakrabarty, 2000) des appareillages sociologiques transportés sur ces terrains, et des points de tension là où la connaissance avance comme savoir hégémonique, et mutile les altérités. L'importance des ajustements nécessaires à construire les terrains, dans ces conditions, a mis en lumière l'intensité des turbulences portées dans l'objet du fait de l'acte d'enquête.

En appui sur ces terrains je poserai alors comme hypothèse, que l'acte d'enquête *produit* des espaces sociaux - plutôt qu'il ne les investit, qui se composent à l'intersection entre les dispositifs de recherche et les formations sociales investiguées. Les *espaces de l'enquête* se sont alors agencés, avec les personnes enquêtées, à partir de processus d'ajustement et d'activités de cadrage particulièrement délicates en situation transculturelle, dans des espaces intersubjectifs marqués par des histoires coloniales et postcoloniales. Dans les espaces de l'enquête se sont développés des processus de réordonnement des expériences, à partir de la pratique du récit de vie, qui interrogent la nature de l'enquête et ses régimes de scientificité.

Les espaces de l'enquête comme *tiers espaces*

Soit un centre d'accueil pour travailleurs migrants à Singapour. Je m'y rends deux fois par semaine pour rencontrer des femmes indonésiennes et conduire des entretiens biographiques. Entre nous, un accord tacite s'est lentement stabilisé autour des clauses d'une pratique partagée. Dans le cours de ces ajustements, je me suis trouvé arraché au rôle auquel je m'étais préparé, absorbé¹ par la dureté des récits et le dépouillement des formes narratives, *captivé* - capture sensorielle et émotionnelle - dans des transactions dont je saisis mal encore les ramifications, sauf à dire qu'elles excèdent manifestement les investissements situationnels auxquels je m'étais préparé. Ma proposition d'enquête a visiblement suscité des attentes que je n'avais pas anticipées et qui soutiennent, chez ces femmes, des modalités d'engagement dont je peine à faire sens.

Alors que cette modalisation des cadres (Goffman, 1991) situationnels m'oblige à revenir sur ma posture, à mesure qu'elle en déplace les coordonnées, et à tenter de faire sens de la redistribution des enjeux et des positions dans cet espace partagé, elle conduit la directrice du centre à voir dans ce glissement la trahison du pacte dont nous avons convenu en préalable à l'ouverture du terrain. Face à l'immixtion dans l'institution d'un espace relationnel qu'elle sent lui échapper – tant cognitivement qu'au regard de son autorité, elle interprétera cette modalisation comme une fabrication, et pensera y lire ma duplicité (Goffman, 1991). La situation ouvre sur un conflit ouvert, qui m'oblige à clarifier à nouveaux frais les cadres de ma pratique, tout en m'efforçant d'éviter l'expropriation de l'espace commun, fragile, délicatement composé avec les femmes. Au terme de cette séquence, la directrice

¹ Sur l'idée d'absorption situationnelle, on consultera E. Goffman, (Goffman, 1991).

m'autorisera à poursuivre l'enquête, à partir de conditions renégociées qui affecteront les conditions de la pratique à cet endroit.

Comme l'indiquent ces processus d'ajustement et de (re)cadrage, et comme le montrent les turbulences qui affectent les espaces sociaux soumis à l'enquête, à mesure que l'on y transporte dispositif scientifique, le terrain ne peut pas alors être considéré comme un « en soi » disponible à l'investigation (Gupta, Ferguson, 1997) : il demande à être envisagé comme processus social, constitué à partir des engagements et des séquences d'alignement réciproques dans la pratique d'enquête (Rouilleau-Berger, 2004). Dans ces conditions, il n'y a pas de rapport simple des situations d'enquête aux formations sociales qu'elles investissent : l'engagement de l'ethnographe dans les situations qu'il observe déplace les conditions d'effectuation des expériences et des pratiques investiguées en même temps que sa prise sur le terrain déplace les coordonnées de sa pratique scientifique (Favret-Saada, 1977). Il convient alors, dans une démarche d'ethnographie réflexive (Burawoy, 2003), de s'interroger sur la nature des espaces sociaux qui s'agencent à partir de la torsion du dispositif scientifique, à l'épreuve des situations soumises à enquête.

Si l'acte d'enquête a configuré les terrains, sur les trois sites, c'est d'abord parce qu'il a arraché les expériences des personnes à leurs engagements pratiques ordinaires pour en faire des objets de réflexivité, sous le rapport d'une entreprise de connaissance². A partir de cette proposition, des cadres plus ou moins stabilisés, toujours susceptibles de ruptures et de (re)modalisations (Goffman, 1991 ; Rouilleau-Berger, 2004) se sont consolidés, autour de la pratique ethnographique. Le processus d'agencement des situations n'est jamais allé sans heurts, parce que l'intention heuristique est soumise à interprétation, à « traduction » (Bhabha 1994)³, et qu'à la pluralité des traductions individuelles et collectives ont toujours correspondu des engagements différenciés des personnes dans les situations d'enquête, plus

² Ce retournement de perspective a souvent eu des effets puissants, surtout auprès d'acteurs victimes de mépris social : il permet de rendre de la valeur à des expériences ailleurs disqualifiées.

³ Le transport du mot en français - de translation à traduction - conduit à des pertes conceptuelles importantes. La traduction indique l'altération du sens d'un énoncé à chaque itération, c'est-à-dire à chacune de ses translations dans un contexte différent. Plus largement, cette idée renvoie à la construction de l'intersubjectivité comme espace contingent, qui interdit le transport simple du sens d'une subjectivité dans l'autre. Cette idée est particulièrement utile dans un contexte transculturel, où la faiblesse des références communes tend à fragmenter les points de vue et à pluraliser les modalités d'engagement dans la pratique d'enquête. J'utilise alors le terme pour éclairer les processus de déplacement/distribution du sens, qui informent les engagements différenciés et situés des personnes en situation et, partant, informent les processus d'alignement nécessaires à la stabilisation des relations d'enquête. La traduction n'est donc pas superposable aux notions d'ajustement et d'alignement, elle se situe, en quelque sorte, en-deçà.

ou moins fluides, plus ou moins durables, d'intensité et de fréquence variable, différemment formés et motivés. Autour de l'enquête se sont alors organisées des formes de collaboration, de résistance, de contestation, ouvrant des perspectives polyphoniques sur les expériences et les pratiques.

A partir de ces engagements différenciés, les acteurs ont déployé des stratégies de régulation active des interactions sur le terrain, en s'appuyant sur des procédures de voilement/dévoilement (Petitat, 1998) pour trier, dans le contexte de l'enquête, le dicible de l'indicible, le « montrable » de l'in-représentable. J'ai ainsi été orienté vers certaines performances et vers certaines scènes sociales (Goffman, 1973 ; Weber, 2009), tenu à distance de certaines pratiques et de certains segments des mondes de la migration, écarté de certains réseaux relationnels et exclu de certaines dimensions des expériences. Du point de vue des acteurs, ces pratiques de voilement/dévoilement indiquent la configuration d'un rapport inédit de soi à soi, justiciable de la « logique de l'enquête » (Dewey, 1993 ; Cefai, 2003 : 202) et lié aux enjeux particuliers qui y sont investis. Dans tous les cas, elles construisent des mises en récit – ou des mises en scène - des expériences à l'intention du chercheur, tantôt pris à témoin, fait confident, saisi comme porte-parole, sommé de médiatiser et de traduire ces expériences sur des scènes sociales fermées aux migrants. Non seulement ces ajustements agencent l'ordre du discours, mais ils affectent également les circulations sur le terrain, parce que les acteurs mettent en scène certaines situations, certaines sociabilités, certaines pratiques, certains espaces et en soustraient d'autres au regard de l'ethnographe.

L'enquête a ainsi contribué à connecter du discontinu, à polariser des collectifs selon des lignes de force inédites, et à réaligner les pratiques selon les enjeux qui s'y constituaient. L'orientation de la recherche, les redéfinitions collaboratives de l'objet et des situations à observer, la sélection des personnes auprès desquelles enquêter ont conduit à des formes de participation et de collaboration qui marquaient l'engagement des acteurs dans la pratique ethnographique mais, aussi, des antagonismes et des luttes pour la représentation collective des expériences migratoires. Des mises en récit concurrentes m'ont ainsi été proposées, plus ou moins publiques, plus ou moins souterraines, plus ou moins divergentes, dont les prétentions à la légitimité interrogeaient ou consolidaient des hiérarchies sociales plus ou moins stables.

Il faut bien alors considérer cet espace qui s'enroule autour de la pratique d'enquête comme un espace émergent, qui « vient perturber les histoires qui le constituent et établit de nouvelles structures d'autorité, de nouvelles initiatives politiques (...), un nouveau terrain de

négociation du sens et de la représentation. » (Bhabha, Rutherford, 2006). En cela, on peut parler d'*espaces de l'enquête* pour décrire ces espaces hybrides, ces *tiers espaces* au sens d'Homi Bhabha (Bhabha, 1994), soit des espaces interstitiels, négociés en propres, qui ne s'infèrent simplement ni des enjeux « naturels » déposés dans les formations sociales enquêtées, ni des enjeux scientifiques qui s'y projettent, à la fois autres et connectés.

Relations postcoloniales, assignations identitaires et rapports de séduction

Les espaces de l'enquête se sont donc ouverts dans le cours de processus d'ajustement qui déplaçaient à la fois les enjeux déposés dans les collectifs investigués et les investissements scientifiques dans l'enquête. Le caractère contingent des actes de traduction et les réversibilités situationnelles qu'il implique demandent alors à considérer les espaces de l'enquête comme procès ou *devenirs* (Deleuze, Guattari, 1980) plutôt qu'en termes de structures. Dans ce cadre épistémologique, *l'enquête sur l'enquête* (Dewey, 1993) s'attachera alors à décrire les processus de traduction à partir desquels les espaces de l'enquête se modulent⁴, de façon à définir le périmètre de validité des matériaux, par renvoi à leurs contextes de production.

Cette approche permet de porter un éclairage nuancé sur les processus d'agencement collectif des espaces de l'enquête, en rendant compte du caractère accidenté, fragile, réversible, des processus d'ajustement réciproque, et en insistant sur le potentiel de transformation des cadres situationnels (Rouilleau-Berger, 2004). Sur ces terrains sud-est asiatiques elle est d'autant plus pertinente que la faible normativité des situations interculturelles, dans des configurations intersubjectives marquées par la forte altérité des subjectivités, produit des situations de grande labilité. A cet égard, la désarticulation normative des espaces intersubjectifs a été la plus tangible dans les relations aux femmes, sur les lieux de migration, lorsqu'à la distance culturelle s'ajoutait la différence du genre. Dans le développement du propos, j'aimerais mettre à profit cet effet de saturation en m'arrêtant sur ces relations particulières pour accentuer la visibilité des processus de construction des espaces de l'enquête.

Les relations aux femmes, à Singapour et à Kuala Lumpur, m'ont souvent déstabilisé parce qu'elles s'écartaient considérablement des attentes formées au cours de mes expériences sur le terrain javanais et, par suite, des imaginaires sociologiques à partir desquels j'avais élaboré les

⁴ Non pas qu'il faille nier le poids des effets structurels, mais parce qu'ils se donnent à l'analyse dans un second temps lorsqu'il s'agit, à partir des pratiques, de reconstituer de l'instituant et des effets de contexte.

dispositifs méthodologiques. En migration ces relations ont donné lieu, souvent, à des jeux de séduction qui passaient par des invitations à transgresser les limites d'une intimité discursive et pratique d'ordinaire exclusivement féminine ou personnelle, et des flirts parfois très directs qui tranchaient avec la retenue observée à Java dans les rapports de genre. Ces pratiques indiquent d'abord, il me semble, la perception initiale par les femmes de situations d'enquête dont elles saisissaient encore mal les termes et les enjeux, à partir de l'hyper visibilité des différences raciales⁵ et de genre. Les relations se sont alors alignées à partir de la courbure des espaces intersubjectifs autour d'un désir socialement construit, qui doit pour part à l'écart des positions dans les stratifications sociales globalisées (Jennaway, 2008), et qui renvoie d'autre part à l'érotisation des rapports de genre à travers la frontière raciale, telle qu'elle s'est nouée dans la "rencontre coloniale" (Asad, 1973 ; Salomon, 2009 ; Stoler, 2010) et recomposée sur ses brisées postcoloniales (Vickers, 2004 ; Shamsul, 2001).

Les espaces de l'enquête se sont formés à partir de ce désir suspendu et des ajustements réciproques qu'il a imposés. Ces jeux de séduction peuvent alors se lire comme prise de position dans la situation d'enquête et comme travail d'inscription normative d'espaces sociaux encore indéterminés. En manipulant le désir inscrit structurellement dans les relations de genre à travers les frontières raciales et de classes, ces femmes se réappropriaient les espaces de l'enquête en s'y construisant comme actrices. En m'interpellant sur ce registre, elles m'obligeaient aussi à des formes d'engagement émotionnel autrement plus difficiles à gérer que les modalités d'implication habituellement débattues dans les discours sur la méthode, et auxquels les parcours de professionnalisation disciplinaires ne préparent pas. Par ce retournement elles reprenaient pied dans des situations qui leur avaient échappé, parce que ces interpellations pulvérisaient ma posture de chercheur et me forçaient à des engagements qui m'obligeaient à rompre avec la distance de l'observateur. Ces adresses, portées sur le registre du désir et des affects, me délogeaient d'une position d'autorité – scientifique –, me rendaient quelque part à ma condition d'interactant ordinaire en m'imposant des ordres interactionnels incompatibles à l'affirmation d'une position de neutralité observante, et en m'obligeant à des transactions émotionnelles. Les jeux de séduction qui ont ponctué les terrains malaysien et singapourien peuvent alors se lire - aussi - comme stratégies subalternes - ou « armes du

⁵ J'emploie le terme à **dessein**, en référence à la « question coloniale » et aux théories postcoloniales, malgré sa démonétisation dans les sciences sociales françaises. Dire la racialisation, c'est alors faire référence aux « régimes d'altérisation » (Ong, 1999) inscrits dans la période coloniale, et s'affronter à un terme qui, malgré sa disqualification par la génétique, conserve une efficacité symbolique redoutable dans certains contextes, que la sociologie se doit de prendre en charge.

faible » (Bessin et Roulleau-Berger, 2002) -, qui ont permis à ces femmes de « déterritorialiser » (Deleuze et Guattari, 1980) et de requalifier les espaces de l'enquête.

Au contraire, d'autres femmes ont veillé à réduire l'ambivalence des situations par un travail continu de marquage et de maintien des distances sociales et symboliques, et par un contrôle plus ou moins strict de leurs engagements dans la pratique ethnographique⁶. Dans les deux cas, recadrer les situations a supposé de répondre à ces adresses et d'engager des transactions émotionnelles à partir desquelles réinvestir ce désir en tension, pour en déplacer les termes et le rendre compatible à l'enquête. La temporalité ethnographique, en ancrant les sociabilités dans la répétition d'un ordinaire en construction, a ainsi permis de re-composer les situations en érodant petit à petit des identités virtuelles stéréotypées derrière les nuances et la densité relationnelle d'« identités réelles » (Goffman, 1968) éprouvées et ajustées collectivement en interaction. Le « degré d'ouverture intersubjective » (Petitat, 1998) commandé par la démarche compréhensive, l'interpellation de l'identité pour soi (Goffman 1975) dans la production de récits biographiques, et la durée particulière à la pratique ethnographique ont alors ouvert la possibilité à d'autres pratiques de soi, à d'autres façon de s'éprouver comme sujet dans un rapport de genre désynchronisé à la fois des stéréotypes relationnels générés dans les tensions de rapports de genre et de classe racialisés et globalisés, d'une part, et des rapports de genre tels qu'ils se construisent dans l'« ordre sédentaire » (Tarius, Missaoui, 2000) qui prévaut et des rapports de genre tels qu'ils se construisent dans les lieux d'origine des migrants. De la même manière, les investissements scientifiques dans l'enquête ont eu à se réaligner à partir de ces géométries relationnelles. La démultiplication des répertoires de rôles et des registres d'engagement disponibles à la construction d'une position de chercheur m'invitait en effet à des engagements personnels qui dépassaient la neutralité des identités institutionnelles que j'avais d'abord fait valoir.

A partir de cette déstructuration progressive du sens et de la norme dans la relation d'enquête, des processus d'ajustements et des séquences de négociation ont pu se décrire, des conventions communes et des terrains d'entente autour de la pratique ethnographique se stabiliser. Les espaces de l'enquête se sont alors consolidés *à distance* et *en relation* à la fois aux enjeux déposés dans les collectifs investigués et aux logiques scientifiques, dans un rapport de *traduction* auquel se sont alimentées des économies morales (Fassin, 2009) situées, qui réglaient localement les engagements réciproques.

⁶ Notamment par le maniement de signes religieux, ou en s'assurant toujours par exemple de la présence d'un tiers au moment de nos rencontres.

La construction du sujet discursif : provincialismes de l'approche biographique

Prendre la mesure de ce glissement épistémologique amène, certes, à reconsidérer la pratique ethnographique, mais porte aussi à repenser l'approche biographique dans la mesure où l'enquête agence des espaces autres, où les interlocuteurs s'éprouvent à partir de positions d'énonciation différentes, et où se construisent des expériences de soi inédites. L'« ordre biographique » (Passeron, 1990) demande ainsi à être problématisé différemment, en considérant que l'approche biographique contribue à construire les subjectivités qu'elle interroge. En cela, l'individu est toujours à envisager à partir des configurations situationnelles dans et par lesquelles il advient, selon les circonstances, comme objet⁷, sujet ou acteur⁸, et qui affectent ses positions d'énonciation et les mises en récit de soi qui en découlent. L'indexicalité des récits de vie – au sens linguistique – implique la variation contextuelle des épreuves de soi à travers les fluctuations des identités agencées « en narration ». L'espace de l'enquête demande alors à être construit de façon à favoriser des épreuves et des pratiques de soi conformes aux conditions d'émergence d'un sujet discursif susceptible de s'engager dans l'exercice biographique.

Comme l'a montré Michel Pollak, la construction d'un sujet biographique dans l'exercice narratif ne va pas de soi, parce que s'instituer en sujet d'une existence présuppose une compétence socialement et culturellement construite qui peut être absente, formée différemment, ou avoir été lésée dans des situations de souffrance où s'abîme l'aptitude à soutenir un sentiment de continuité et de cohérence identitaire (Pollak, 1986). Elle ne peut être considérée comme assurée, d'autant que les épreuves de rupture, de dépossession de soi et d'assujettissement (au sens de J. Butler, 1997) vécues sur les routes migratoires conduisent souvent à des fragmentations plus ou moins sévères du sens de soi, qui interrogent la possibilité d'une mise en récit intégrée *d'ego* dans un sentiment identitaire.

Par ailleurs, ces terrains sud-est asiatiques obligent à considérer la possibilité d'une altérité radicale des formes sociales d'individuation et de subjectivation. Dans des espaces culturels

⁷ Je fais référence ici aux théories de G. C. Spivak, pour qui la situation subalterne implique la négation du sujet du discours, lorsqu'il est parlé dans et à partir de discours hégémoniques. Mais cette objectification ne va pas sans résistances (Bhabha, 1994), et en cela elle diverge de la situation d'agent, chère à certains courants sociologiques, qui peine à l'expliquer.

⁸ Sur l'articulation sujet/acteur, je renvoie à M. Wieviorka (Wieviorka, 2008), qui montre que si la construction du sujet d'un agir est un préalable à l'émergence d'un acteur, le passage de l'un à l'autre demande la réalisation du potentiel d'action contenu dans le sujet, qui ne saurait être **présupposé**. Objet/sujet/acteur réfèrent alors à un continuum de positions que les personnes peuvent éprouver, alternativement, selon les contextes.

où l'histoire individuelle prend sens sous le rapport des positions occupées à l'intérieur de collectifs d'appartenance, la dramatisation narrative des trajectoires individuelles, relative au phénomène de « totémisation de soi » (Ehrenberg, 1998), perd de sa pertinence. L'ancrage normatif des processus d'individuation ne prépare pas alors à l'habilitation d'un sujet individuel dans le discours, là où les motifs narratifs s'organisent à partir de périmètres du dicible et de l'indicible autrement délimités, liés à des régimes de reconnaissances (Rouilleau-Berger, 2010) portés sur des identités collectives. Ces constructions vernaculaires favorisent plutôt l'émergence de sujets collectifs dans le discours, et structurent des modes de gestion de l'indicible (Pollak, 1986) qui déterminent les mises en ordre des expériences et les modes de construction des identités dans les récits de vie. L'approche biographique se heurte alors au défi qui consiste à ouvrir collectivement des espaces intersubjectifs susceptibles d'accueillir la construction d'un sujet par et dans le discours, et qui fassent voix à des formes d'individuation et de subjectivation qu'elle n'est pas conçue pour enregistrer⁹.

La temporalité ethnographique s'est ici à nouveau révélée précieuse, en laissant le temps à des transactions émotionnelles de se lier et à des formes de réciprocité de supplanter progressivement, dans la relation, la perception des obligations réciproques¹⁰ et de l'asymétrie des situations. La répétition des gestes d'écoute et des signes d'attention a permis de mailler des ordres de reconnaissance à partir desquels, pour les migrants, réordonner et se réapproprier des expériences subalternes habituellement méprisées, tant dans les lieux d'origine que sur les lieux de migration. Plus décisif encore, ces ordres interactionnels se sont nourris de la reconnaissance en actes des personnes comme sujets et acteurs de leurs expériences, c'est-à-dire dans leur droit imprescriptible à jouer à discrétion des « espaces de réversibilité symbolique » (Petitat, 1998), à partir desquels ordonner leurs récits en délimitant, pour eux-mêmes et sous le rapport de la pratique d'enquête, les limites et les formes du dicible. Par tâtonnement, dans le flux d'ajustements pratiques se sont alors esquissées et consolidées des formes de contractualisation situées de la relation d'enquête, à partir desquelles se sont négociées les géométries individuelles de l'intime et du public (Breckenridge et al., 2002), du dicible et de l'indicible, du montrable et de l'in-représentable.

⁹ L'injonction à se construire comme sujet d'un discours sur soi s'enracine dans des formes d'individuation propres à la modernité occidentale. A cet égard, et comme nous le rappellent les « subaltern studies » et les « postcolonial studies », elles universalisent des processus d'individuation vernaculaires. On mesure alors l'aspect hégémonique de l'approche biographique, pour peu qu'elle ne fasse pas retour sur ces généalogies épistémiques, notamment dans sa propension à présupposer l'existence d'identités pour soi, à distance des identités sociales.

¹⁰ Comme l'a montré F. Weber (Weber, 2009), la circulation du don/contre-don et des obligations réciproques, en même temps qu'elle fonde le lien social, est aussi constitutive des rapports de pouvoir.

Ces ajustements ont permis aux personnes de réguler le degré d'ouverture intersubjective (Petitat, op.cit. 1998) dans la relation d'enquête, et les modalités de la présentation de soi (Goffman, 1973) dans l'exercice biographique. En permettant aux personnes de contrôler les formes de leurs récits, les espaces de l'enquête leur ont permis aussi de se construire comme sujet narratif et, en s'y affirmant comme acteurs, de se réappropriier leur histoire.

Par ailleurs, l'accompagnement des récits et le souci de capter l'agencement local du sens dans les comptes rendus « emic » (Pike, 1967) ont révélé progressivement les biais épistémiques et les constructions hégémoniques du sujet dans l'approche biographique. La résistance de certains migrants face à l'injonction méthodologique à s'instituer comme sujet biographique, là où les récits s'organisaient plus volontiers à partir d'un point de vue collectif, m'a longtemps interrogé. J'ai d'abord pensé y voir des stratégies d'évitement qui indiquaient, en recouvrant le sujet sous un discours-écran, la volonté de se soustraire à l'enquête. J'ai dû y reconnaître ensuite des formes d'individuation autres, où le rapport à soi passe moins par le sens d'une intériorité que par la perception des positions relatives au sein d'un collectif. Les stratégies d'interpellation de l'identité pour soi, dans l'approche biographique, étaient alors inopérantes. Tout en préservant ces configurations discursives, il a fallu faire voix aussi à d'autres processus d'individuation, portés dans l'espace transnational à partir des parcours migratoires, formés à l'épreuve de l'hétérogénéité des normes et des valeurs et de la pluralité des espaces sociaux traversés en migration. Le risque était de dissoudre la singularité des processus à l'œuvre en les rabattant sur des formes de subjectivation moins étrangères à un appareillage sociologique encore largement marqué par son ancrage historique dans les sociétés occidentales (Rouilleau-Berger, 2011), sans voir les spécificités des conflits identitaires qui s'y nouent : parce qu'ils expriment le désajustement croissant entre des identités personnelles en devenir et des identités virtuelles de plus en plus fragmentées, ces procès d'individuation évoquent à l'imaginaire sociologique des expériences familières de la modernité occidentale. Les sujets biographiques qui s'organisent dans l'enquête se forment toutefois à partir d'épreuves de soi situées dans d'autres contextes, qui renvoient à d'autres configurations du rapport de l'individuel au collectif et qui ordonnent un rapport à soi différent. Laisser apparaître ces formes d'individuation a supposé ainsi d'éviter de mutiler des variations d'altérités peu familières en désarticulant les identités construites en narration au moyen d'un dispositif de savoir hégémonique, qui les découpent selon des morphologies reconnaissables.

Pratiques narratives et reprise de soi¹¹

La construction de l'approche biographique, dans ces conditions, est passée par des engagements émotionnels et moraux dans l'enquête en réponse aux demandes de sens et de reconnaissance (Rouilleau-Berger 2004) qui m'étaient adressées. Dans le cours des récits j'étais invité, sans cesse, à énoncer des points de vue moraux sur les situations décrites. La construction d'un sujet biographique a supposé alors des engagements axiologiques forts dans les situations d'enquête, qui confirment et valident/ou restaurent chez les personnes un sens de la justice – une assise normative - ailleurs lésé, et parfois quasi-détruit. Elle a impliqué aussi la ponctuation des récits par des marques d'empathie, et la densification progressive des liens de réciprocité par le partage des expériences¹². Là où cet agencement de l'espace intersubjectif a abouti, la construction, le rétablissement ou le renforcement de la confiance en soi et de l'estime de soi (Renault, 2004 ; Honneth, 2006) ont assuré progressivement une assise morale suffisante aux personnes pour s'affirmer comme sujets biographiques. Là où il a échoué, la relation s'est étiolée dans des stratégies d'évitement et de voilement des expériences.

Pour mieux comprendre ce qui se jouait là, il convient de penser l'exercice biographique en relation à l'économie plus large des épreuves vécues par les migrants, comme elles s'inscrivent dans les carrières et comme elles se déploient dans l'horizon des situations en migration. C'est que les migrants sont ailleurs captifs de pratiques et de discours hégémoniques, qui les traversent de part en part et les dépossèdent d'une voix en propre pour représenter leurs expériences: que ce soit dans les discours publics, xénophobes ou victimaires, ou dans les variantes compassionnelles du discours humanitaire, ils sont socialement construits comme *objets* de discours, jamais habilités comme *sujets*, et encore moins comme *acteurs* de leur expérience. Leurs voix s'estompent derrière les véhémences politiciennes et les légitimités expertes des spécialistes en tout genre. Leurs expériences ne sont alors audibles qu'à partir de leur découpage préalable et de leur séquençage à l'intérieur de catégories dominantes, dans une configuration typique de l'expérience subalterne (Spivak, 2009), et des épreuves d'assujettissement (Butler, 1997).

¹¹ Par « reprise de soi », je n'entends pas le retour à une identité originelle. Je vise, au contraire, des moments de subjectivation à partir desquels les migrants accèdent au gouvernement de soi (Foucault, 2009), à partir de synthèses identitaires réversibles, situées dans l'espace et dans le temps.

¹² Pour que les relations se nouent et s'approfondissent, il a fallu que je livre mes propres expériences en retour des expériences qui m'étaient livrées. Un pacte s'est noué à partir de cette réciprocité, qui a participé à fonder la circulation des obligations dans l'enquête. La posture ethnographique oblige toujours, à un certain moment, à enclencher la dynamique du don/contre-don, sans quoi la relation se perd.

Pour beaucoup, les espaces de l'enquête ont alors fait figure de lieu où s'approprier/se réapproprier des expériences dont ils sont ailleurs expropriés, par la reprise en main du discours sur soi et à travers des constructions narratives qui retissaient du sens à partir d'épreuves fragmentées. Certes, la variété des carrières migratoires montre à certains endroits des parcours relativement libres au cours desquels les migrants traversent des mondes sociaux plus ou moins hétérogènes, circulent le long de réseaux sociaux et dans des collectifs pluriels où se déclinent des épreuves de soi différenciées, rythmées par des moments de dépossession et de reprise de soi. C'est particulièrement vrai des expériences urbaines, dans les deux métropoles. Bien sûr, ces parcours laissent parfois apparaître des processus de subjectivation situés. Cependant, même dans des circonstances favorables, les endroits où se renégocient les pertes identitaires infligées sur les routes migratoires s'inscrivent généralement dans des espaces sociaux peu légitimés. Que ce soit sur les lieux de travail, dans les espaces publics en Malaisie, à Singapour et « au pays », ou dans les collectifs d'appartenance primaires, à Java, les identités construites en migration sont alors le plus souvent l'objet de mépris social.

Les expériences individuelles oscillent plus généralement entre des formes sévères de pertes identitaires et de morcellement des identités pour soi, et des processus de subjectivation, voire de « subjectivation politique » (Rancière, 1998). La reprise en main de la présentation de soi et la remise en ordre des carrières dans la production de récits biographiques ont alors permis aux migrants, selon la sévérité des blessures morales endurées, de faire sens d'expériences morcelées, de clarifier des récits identitaires peu verbalisés, ou de réagencer des identités minoritaires à l'intérieur de relations dispensatrices de légitimité. A mesure que s'élaboraient les récits de vie, les migrants ont pu alors s'instituer comme sujets biographiques, et davantage encore s'éprouver comme sujets d'un *agir* – comme acteurs - par et dans leurs récits. Ces moments de reprise de soi se voyaient là où les récits rompaient la chaîne des éléments de langage prélevés dans des discours hégémoniques - que les personnes manipulaient pour limiter leurs engagements subjectifs en interaction -, quand la narration se trouvait de silences, d'hésitations, de demandes d'approbation, de sens et de reconnaissance. Car c'est bien là la nature des récits de vie, qui n'adviennent jamais comme objectivation d'une subjectivité, mais bien plutôt comme *processus de subjectivation*, produit relationnel d'un processus intersubjectif noué dans les jeux de regards, les marques d'attention, des négociations de sens ; à partir aussi de l'émergence relationnelle d'un socle normatif qui autorise à établir et affirmer des points de vue moraux sur les épreuves traversées, et à ajuster les jeux d'attentes réciproques.

Ces processus de reprise de soi, portés à partir du ré-ordonnement d'expériences subalternes dans les espaces de l'enquête, ont déplacé progressivement les contours de l'indicible à mesure que se consolidait la confiance en soi et dans la relation. Au fil des rencontres les récits se sont décalés, dénudant progressivement des fragments d'intimité auparavant réservés. A mesure que se consolidait une économie morale immanente à la pratique d'enquête, communément ajustée, consentie et partagée, le degré d'ouverture intersubjective a ainsi augmenté jusqu'à faciliter parfois des formes de confidences troublantes par l'intensité et l'intimité des engagements subjectifs et émotionnels. Les espaces de l'enquête ont permis alors aux personnes de s'éprouver dans des identités et par des mises en récit « dissidentes » qui les auraient fragilisées ailleurs.

Deux enseignements méritent d'être retenus, il me semble, à partir de cette mise en pratique de l'approche biographique.

D'abord, l'engagement axiologique du chercheur, dont l'archive disciplinaire nous apprend à nous méfier, est inévitable dans ce type d'environnement sans quoi la relation s'épuise et se perd ; il marque la reconnaissance d'expériences douloureuses, subalternes, souvent vécues dans la honte, et étaye la structuration d'un espace intersubjectif susceptible de favoriser l'émergence d'un sujet biographique. Aux endroits où j'ai échoué à instituer ce genre relationnel, faute de temps ou du fait d'engagements discordants ou mal calibrés, j'ai buté sur des gestes et des stratégies de repli dans les espaces de réversibilité symbolique, quand les personnes s'appliquaient à taire leurs expériences ou à les déformer à mon intention. C'est tout à fait décisif, parce qu'alors la logique des récits de vie se retourne et que le style narratif vise à faire écran et à détourner l'attention du chercheur des expériences telles qu'elles se sont produites, et comme elles ont été vécues : l'expérience tout entière échappe au chercheur, dans sa dimension subjective mais aussi dans l'ordre des faits. L'approche biographique est alors impuissante à restituer les carrières – morales et objectives.

Ensuite, l'enquête sur l'enquête montre le caractère irréductiblement situé des récits de vie, en ce qu'ils renvoient à des processus de subjectivation inscrits dans les espaces de l'enquête¹³, souvent intransposables ailleurs. L'indexicalité des matériaux demandera alors à repenser leur valeur heuristique, quand ils nous informent autant sur leurs conditions de production que sur

¹³ Il faudrait en fait pousser encore un peu plus l'approche relationnelle, en débusquant un autre angle mort de l'enquête, soit le fait que le chercheur se subjectivise également par et dans sa pratique. Ce processus de subjectivation, selon les formes qu'il prend, joue à plein dans la socialisation des dispositifs méthodologiques, sur le terrain.

les biographies dont ils procèdent. Non pas pour disqualifier la méthode, cette fois, mais bien pour repenser son régime de scientificité.

Conclusion

L'enquête est donc justiciable d'une structuration progressive, configurée à l'épreuve des résistances du terrain, produit de la socialisation négociée des investissements scientifiques, à l'épreuve des formations sociales enquêtées. Ce double déplacement situe les espaces de l'enquête dans un rapport de *différence*, eu égard à la fois aux espaces sociaux investigués et à l'appareillage sociologique. Dans ces espaces, l'intensité des efforts de cadrage et d'ajustement nécessaires à produire du commun, à partir de rapports d'altérité radicaux, met en évidence par ailleurs la densité relationnelle des situations ethnographiques et montre à quel point elles excèdent leur mise en discours scientifique. Les coordonnées sociales des espaces de l'enquête, ajoutées à cet irréductible excès de sens - l'opacité jamais tout à fait résolue des positions, des motifs et des engagements -, invitent alors à repenser l'ordonnement du rapport heuristique du terrain à l'objet, de façon à intégrer ce déplacement.

J'aimerais cependant finir ailleurs que sur le registre épistémologique, en pointant, à défaut d'y répondre, le glissement des questions éthiques impliqué par l'argument développé. Comme le lecteur s'en sera sans doute fait la remarque, l'acte d'enquête, comme pratique commune et négociée, conduit ici à concevoir les personnes comme davantage que des enquêtés - c'est pourquoi je me suis gardé d'employer le terme -, des acteurs dans, par, et du processus de recherche. Il convient alors de concevoir la pratique de l'enquête comme un moment de subjectivation (ou d'assujettissement, si l'on n'y prend garde) dans l'économie générale des carrières. Le refus d'isoler les espaces de l'enquête des flux d'expériences dans lesquels ils s'insèrent et où ils résonnent conduit alors à repenser la responsabilité du chercheur à l'égard de personnes *affectées biographiquement*, pour ainsi dire, par sa pratique. S'il est difficile - et peu souhaitable - de tracer une ligne de conduite trop univoque à cet égard, on tombera facilement d'accord sur l'exigence qu'il y a, pour le moins, à penser les termes de cette responsabilité, en situation et à partir du contexte.

BIBLIOGRAPHIE

- ASAD, Talal (1973). *Anthropology and the colonial encounter*, New-York, Ithaca Press.
- BESSIN Marc, ROULLEAU-BERGER Laurence (2002). « Les armes du faible sont-elles de faibles armes ? », *L'Homme et la société*, 143-144 (1), p.3-11.
- BHABHA, Homi K, RUTHERFORD, Jonathan (2006). « Le tiers-espace », *Multitudes*, 26 (3), p.95-107.
- BHABHA, Homi K. (1994). *The Location of Culture*, Oxon, new York, Routledge.
- BRECKENRIDGE, Carol A., Arjun APPADURAI, Sheldon POLLOCK, Homi K. BHABHA, et Dipesh CHAKRABARTY, (2002). « Cosmopolitanisms », in Breckenridge C. A., Appadurai A., Pollock S., Bhabha H. K., et Chakrabarty, D. (dir), *Cosmopolitanisms*, Durham, Londres, Duke University Press, coll. « Millennial quartet book ».
- BURAWOY, Michael (2003). « Revisits : An Outline of a Theory of Reflexive Ethnography », *American Sociological Review*, 68 (5), p. 645-679.
- BUTLER, Judith P. (1997). *The Psychic life of power: theories in subjection*, Stanford, Stanford University Press.
- CEFAÏ, Daniel (2003). *L'enquête de terrain*, Paris, Ed. la Découverte, coll. « Recherches », Série Bibliothèque du MAUSS.
- CHAKRABARTY, Dipesh (2000). *Provincializing Europ : Postcolonial thought and historical difference*, Princeton, Princeton University Press.
- DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Felix (1980). *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
- DEWEY, John (1993). *Logique : la théorie de l'enquête*, Paris, PUF, coll. « L'Interrogation philosophique ».
- EHRENBERG, Alain (1998). *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- FASSIN, Didier (2009). « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 64 (6), p. 1237-1266.
- FAVRET-SAADA, Jeanne (1977). *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, Folio, Coll. « Essais ».
- FOUCAULT, Michel (2009). *Le gouvernement de soi et des autres : Le courage de la vérité*, cours au Collège de France (1983-1984), Paris, Seuil.
- GOFFMAN, Erving (1968). *Asiles: études sur la condition sociale de malades mentaux*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN, Erving (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne, Tome 1 : La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN, Erving (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN, Erving (1991). *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.
- GUPTA, Akhil, FERGUSON, James (1997). *Anthropological location: boundaries and grounds of a field science*, Berkeley, University of California Press.
- HEINICH, Nathalie (2010). « Pour en finir avec l'illusion biographique », *L'Homme* (3), p. 421-430.

- HONNETH, Axel (2006). *La société du mépris : vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte.
- JENNAWAY, Megan (2008). « Cowboys, Cowoks, Beachboys and Bombs : Matching Identity to Changing Socioeconomic Realities », in Post-2005 North Bali, *The Asia Pacific Journal of Anthropology* 9 (1), p. 47-65.
- ONG, Aihwa (1999). *Flexible citizenship : The cultural logics of transnationality*, Durham, Londres, Duke University Press.
- PASSERON, Jean-Claude (1990). « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31 (1), p. 3–22.
- PETITAT, André (1998). *Secrets et formes sociales*, Paris, PUF.
- PIKE, Kenneth Lee (1967). « Etic and emic standpoints for the description of behavior », in *Language and thought : an enduring problem in psychology*, Princeton, D. Van Nostrand Company, p. 32–39.
- POLLAK, Michael (1986). « La gestion de l'indicible », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62 (1), p. 30-53
- RANCIERE, Jacques (1998). *Aux bords du politique*, Paris, La Fabrique.
- RENAULT, Emmanuel (2004). *Mépris social : éthique et politique de la reconnaissance*, Ed. du Passant, coll. « Poches de résistance ».
- ROULLEAU-BERGER, Laurence (2007). « Grammaires de la reconnaissance, individuation et ordres sociétaux », in Caillé, A., *La quête de reconnaissance: nouveau phénomène social total*, La Découverte, coll. « Repères ».
- ROULLEAU-BERGER, Laurence (2004). « Voir, "savoir-être avec", rendre public : pour une ethnographie de la reconnaissance », *Cahiers internationaux de sociologie*, 117, p. 261-283.
- ROULLEAU-BERGER, Laurence (2010). *Migrer au féminin*, Paris, PUF.
- ROULLEAU-BERGER, Laurence (2011). *Désoccidentaliser la sociologie : l'Europe au miroir de la Chine*, Paris, L'Aube.
- SALOMON, Christine (2009). « Vers le nord », *Autrepart*, 49 (1), p. 223.
- SHAMSUL, A. B. (2001). « A History of an Identity, an Identity of a History : The Idea and Practice of 'Malayness' in Malaysia Reconsidered », *Journal of Southeast Asian Studies* 32 (03), p. 355-366.
- SPIVAK, Gayatri C. (2009). *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Ed. Amsterdam.
- STOLER, Ann (2010). « Eduquer le désir : Foucault, Freud et les sexualités impériales », *Genre, sexualité & société*, 3, Printemps 2010.
- TARRIUS, Alain, avec MISSAOUI, Lamia (2000). *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, L'Aube, La Tour d'Aigues.
- VELTZ, Pierre (1996). *Mondialisation, Villes et Territoires : L'économie d'archipel*, Paris, PUF.
- VICKERS, Adrian (2004). « Malay Identity: Modernity, Invented Tradition and Forms of Knowledge », in Barnard T.P. *Contesting Malayness : Malay identity across boundaries* Timothy P. Barnard, 25-54., Singapore : Singapore University Press, National University of Singapore, p. 25-54.
- WEBER, Florence (2009). *Manuel de l'ethnologue*, Paris, PUF.

